

C'est une histoire de montagnes espagnoles. Montagnes sauvages, farouches, envoûtantes, habillées de forêts de hêtres aux allures celtiques, mystérieuses, profondes. Vallons sombres comme des cimetières oubliés, torrents rapides déferlant en mousseuses cascades cristallines ourlant les rochers d'écume bleue et blanche, crêtes déchirées aux dentelles fragiles et coupantes, langues vertes ou blondes des alpages s'extirpant des forêts, landes d'améthyste et d'émeraude quand le soleil pointe sur elles ses rayons de laser brûlant.

Derniers sanctuaires ibériques. Arbres d'argent aux troncs lumineux triturés par les siècles. Cailloux gris, usés, patinés, brillants dans les sentiers sous les pleurs de l'aube. Plantes folles des talus, lèvres des prairies abandonnées.

Lichens et mousses s'accrochent aux vieilles écorces ridées, aux pierres craquelées de gel, aux murs enfouis dans les haies, foisonnants comme des chevelures où les mains se perdent. Traces de la bête sauvage dans la terre humide. L'ours est passé, au soir, sur un sentier sombre. Il a laissé ses énormes empreintes rondes, parfaites, auprès d'une petite flaque d'eau.

Air cantabrique, limpide, chaud, lumineux, dans les crépuscules tièdes. Un vent libre et frais souffle dans les combes rousses. Il les épouse comme une main douce, sensuelle, précise, excitante. Air des matins qui sent la bête, le sauvage, le libre. Les odeurs animales imprègnent la terre cantabrique au plus profond, comme des teintures invisibles et indélébiles. Celles du bétail d'abord. Vaches, moutons, chevaux, mules, tous déambulent en liberté dans les landes maquillées de bruyères mauves, fardées d'élégantes fougères, brandes provocantes où les bêtes se couchent, paisibles.

Laissés libres, les troupeaux sont gardés par les mâtins des Asturies, gros cabots aux allures pataudes, solides, parfois mauvais comme des teignes. Regards en coin, les mâtins impressionnent le randonneur essoufflé. Sacrés chiens qui attendent que le visiteur passe son chemin pour lui courir derrière en gueulant, faisant ressurgir en lui des peurs enfouies, des sensations d'avant, lorsque l'homme n'était qu'une simple proie. Aboiements rauques qui résonnent et se répercutent sur les parois ternes de la montagne, dans les corridors minéraux, déserts, glacés. Au cou, ils portent de lourds colliers de cuir épais hérissés de pointes acérées, tranchantes, où les crocs des loups ne se hasardent pas. Mâtins cantabriques seuls et courageux dans la montagne, repoussant les terribles attaques de loups hargneux et d'ours obstinés. Mâtin tranquille quand il vient à vous avec sa bonne grosse gueule de chien, dégoulinante de tendresse, quand il offre son échine crottée à la caresse, plissant les yeux de plaisir quand les doigts triturant doucement la peau derrière les oreilles, autour du cou, sous le museau. Rare caresse de l'homme inconnu, rendez-vous éphémère, comme une amitié trouvée autour d'un bout de pain ou d'une boîte de sardines à l'huile, repas partagé sans bruit, dans la nuit qui vient, silencieuse. À la lueur du feu, le chien soupire de contentement, allonge la tête entre ses pattes, le corps affalé sur la terre, à mille lieues d'imaginer que de tels instants de simple bonheur soient seulement envisageables.

Pauvre couenne décharnée, désossée, morte une nuit, des mois plus tard, dans un parfait oubli, sur le chemin. Pauvre bête sacrifiée par la bêtise d'un homme pour qui elle n'était qu'un outil sans âme, sans joie, sans sensations. Un vide profond comme un puits sans fin, quand les chemins des *branas* n'ont plus jamais résonné de ses aboiements caverneux. Une boule à l'estomac, comme un coup de poing qui coupe

le souffle, et puis une envie de frapper, de gueuler au monde qu'un chien n'est qu'un chien, peut-être, mais que c'est surtout un être vivant, capable de regards, de plaisirs, de reconnaissance, de jugements.

Sur les chemins cantabriques rôdent les odeurs des bêtes sauvages, comme des nuages invisibles qui épousent la terre et lui donnent toute sa raison d'être. Depuis la nuit des temps, les bêtes empruntent les sentiers des hommes qui quadrillent la montagne comme une toile d'araignée, improbables lignes de Nazca qui se croisent, s'éloignent, se rejoignent comme les lignes de la main. Mille fumets capiteux de venaison sont accrochés aux bruyères, aux callunes, aux serpolets, aux valérianes, aux gentianes, aux potentilles.

Poils, empreintes, sueurs, urines, merdes, glandes, laissent partout de prégnants effluves. La terre est gorgée, pénétrée d'odorantes traces invisibles. Les bêtes frottent leurs corps sur les arbres, griffent les écorces, donnent des bois dans les genêts, mettent bas dans les fourrés. Depuis toujours, elles déposent leurs crottes au bord des chemins, jettent leur urine sur les buissons, se vautrent dans les mares et les tourbières, saillissent en grognant, soufflent, hurlent, gémissent et crient. Femelles et mâles s'accouplent, s'offrent sans vergogne pour la survie de leur espèce. L'air asturien est tout entier parfumé de sudorales saveurs, bestiales sécrétions, vapeurs âcres, suaves, sucrées, qui se dégagent de ces montagnes, qui planent au-dessus des landes, le long des sentes, au fond des hêtraies, par-dessus les alpages et les prairies.